

Maddalena Rodriguez-Antoniotti

Histoires passagères



Dalva



**Maddalena
Rodriguez-Antoniotti,**
d'origine corse, vit en Gironde.
Historienne de formation,
elle est devenue peintre,
photographe et essayiste.
Elle a récemment achevé une
trilogie photographique sur
le paysage rural de Corse,
de Crète et de Chypre.
Elle est également l'autrice
de *Bleu Conrad ou le Destin
méditerranéen de Joseph
Conrad*, adapté au théâtre
et à la télévision. *Histoires
passagères* est sa
première œuvre
de fiction.

Histoires passagères

DE LA MÊME AUTRICE

Comme un besoin d'utopie, *préface de Jean-Louis Pradel, éditions Albiana, 2005.*

Bleu Conrad ou le Destin méditerranéen de Joseph Conrad, *préface de Kenneth White, éditions Albiana, 2007.*

Corse, éloge de la ruralité, *texte et photographies, Images En Manœuvres Éditions, 2010.*

Terre de Crète, *texte et photographies, préface d'Allain Glykos, éditions Éoliennes, 2017.*

Chypre au plus près de la terre, *texte et photographies, éditions Éoliennes, 2022.*

Maddalena Rodriguez-Antoniotti

Histoires passagères

Roman

Dalva

© Éditions Dalva 2023 pour l'édition française

ISBN 978-2-494466-17-3

Illustration de couverture : © Natalia Gizatullina

Photo de l'autrice : © Tahourj Rodriguez

Conception graphique : Rémy Tricot

À Yves

C'est pour faire une grosse tache humaine sur la vie que je parle.

Sony Labou Tansi

Mai 1972

Elle avait quitté Paris dans la fraîcheur du petit matin. Une fraîcheur inattendue pour un jour de mai. Rien qu'à tendre le bras à l'entrée de l'autoroute, sa mauvaise humeur du réveil s'était évanouie. Par expérience, elle savait qu'elle n'aurait pas vraiment le temps de moisir là. Elle possédait bien une voiture, un tacot en vérité, mais à l'occasion, c'était son sac qu'elle faisait et le stop qu'elle privilégiait. Tous les « pourquoi » et les « pourquoi ça » n'y changeaient rien. Au quotidien pourtant, le plus clair de son temps n'avait qu'une destination : la Sorbonne et les bibliothèques alentour où elle faisait en sorte de préparer un doctorat. Elle avait besoin de lire et d'étudier comme elle avait besoin de s'alimenter et l'existence, elle l'avait jusqu'alors parcourue avec des tas de livres sous le bras. Quand bien même, depuis quelque temps, les études n'étaient plus « toute sa vie », rien de tel pour prendre des couleurs, disait-elle en rigolant, que de gagner les salles d'archives où parfois bruissaient des récits libres de noms et de frontières.

Tout en refusant de prêter l'oreille au refrain des braves gens affalés en parfaite sécurité devant leur poste de télévision (le « si vous ne voulez pas être mangées, les filles, restez sagement à la maison »), elle portait sur elle un couteau. Celui que son père, peu avant qu'il ne meure, avait glissé dans sa main et avec lequel il faisait mille bricoles. Il avait cru bon de le lui donner au moment où elle avait commencé à militer, où elle avait commencé à circuler la nuit et à rentrer au bercail par le dernier métro. Un couteau à cran d'arrêt de fabrication artisanale, corse bien entendu. Une petite merveille dont la lame jaillissait du manche en corne de bélier par simple pression sur le bouton central. Elle le portait comme qui dirait un talisman. L'âme d'une aventurière ou d'une *hippie*, elle ne l'avait pourtant pas. Sans être pantouflards, ses voyages n'étaient pas de ceux au long cours. Bien qu'elle ait du mal avec cette foutue société industrielle et urbaine, elle ne songeait nullement à se tourner vers les routes d'Asie. Vers ce rituel (et même cette bible) qui faisait s'étirer sa banlieue de la porte d'Orléans, si ce n'était jusqu'à Katmandou, du moins vers Goa. Elle n'avait aucun mérite à résister à l'enivrante consolation – shiloms brûlants, lumière de baisers dans l'air, horizons et couchers de soleil sans pareils. N'était-ce pas nier l'enfer de misère, *l'énorme Buchenwald* qu'était l'Inde, où le réveil chaque matin, pour une foule de gens, devait être un cauchemar ? Non, *l'odeur* de ce pays, elle ne connaîtrait pas. Pas davantage elle ne se rendrait, l'été venu, sur les terres de Franco. Elle

ne digérait pas le slogan « España es diferente » auquel des centaines de milliers de Français accordaient du crédit. Qu'ils puissent « faire » ce pays en apportant, comme des cons, leur obole à la putain de dictature, la mettait hors d'elle. Eh oui, sous le soleil de la Costa Brava, la dégueulasserie des crimes franquistes, ça ne les dérangeait pas, ça ne les dérangeait plus...

Ce vendredi-là, elle avait eu du mal à convaincre l'automobiliste qui l'avait prise à la porte d'Orléans de la laisser descendre à la hauteur de Lyon. Rendue à l'air libre, le ciel alors soudainement agrandi, elle avait instinctivement relevé le col de son blouson. Dans la lumière envahissante, le mistral du couloir rhodanien s'en donnait à cœur joie et remuait continûment la verte splendeur des arbres. À la station-service, pressée, elle ne s'était pas intéressée aux distributeurs de boissons et de friandises. Sur le terre-plein, des semi-remorques manœuvraient doucement. Elle avait pourtant préféré ne pas leur faire signe. À cette heure méridienne, par chance, il n'y avait nulle file d'auto-stoppeurs où elle aurait été obligée de prendre rang. À peine dix minutes plus tard, une fourgonnette grise s'était arrêtée. Elle avait trouvé plutôt marrant que quelques poules caquettent à l'arrière du véhicule et, sans hésiter, avait accepté l'invitation. L'homme au volant lui avait aussi sec expliqué qu'il venait de récupérer ces « bestioles » chez son paysan de frère. À cause de sa « bagnole pourrie », il s'en excusait, il ne pouvait rouler à vive allure. Aucune importance, qu'elle avait répondu. L'une après l'autre, les aires

d'autoroute avaient défilé. En approchant de Marseille, il s'était tout à coup avisé de sa destination. Elle lui avait simplement dit qu'elle avait un avion à prendre le soir même pour Bastia. Sans éprouver le moins du monde le besoin de se justifier, l'imbécile, croyant probablement lui rendre service, n'avait rien trouvé de mieux que de la laisser alors sur le bas-côté de l'autoroute, entre Rognac et Vitrolles. Il lui avait montré du doigt une haute barrière métallique bardée d'un sens interdit qu'elle devrait franchir pour retrouver ensuite la départementale. Fichue comme elle l'était, qu'il lui avait dit avec un gros clin d'œil, elle n'aurait aucun problème pour trouver une voiture qui l'emmènerait jusqu'à l'aéroport de Marignane. Il était à deux pas. Certes, le crépuscule tardait à tomber mais elle n'avait plus le choix. Un concours de circonstances lui imposait de ne pas perdre pied. Il fallait à tout prix qu'elle ait rejoint Bastia le soir même.

En jean et chaussures de marche, son sac sur le dos, elle marchait à présent en pleine campagne, tout droit vers ce qu'elle ne voyait pas. Longues foulées régulières. Sueur et poussière accumulées. Sensations éparses et flottantes. Elle n'avait rien dans le ventre depuis son matinal petit-déjeuner et une certaine langueur la gagnait. Le vent s'était calmé. Tandis qu'elle s'éloignait du vacarme et des vapeurs d'essence de l'autoroute, elle savourait la discrétion de l'instant. L'heure incertaine. La lumière sourde et comme venue d'infiniment loin. L'étreinte du ciel sur les animaux et les arbres. L'odeur

apaisante d'une vieille terre. Toujours, la marche lui donnait du champ, tout comme elle avait fait l'affaire des Rousseau, Rimbaud ou Kerouac. Elle les tenait pour des potes, ces allumés de première, pas un poil économes des semelles de leurs souliers. Que dire du pied humain, ô combien humain de son cher Élisée Reclus. Oui, marcher, aller sous le ciel, c'était décidément bon pour le moral au sens large du mot, et à hauteur d'homme on refaisait connaissance avec l'ordinaire du paysage, celui qu'on ne visitait pas, qui ne campait pas dans les dépliants touristiques. Un paysage peuplé d'insectes et de grains d'or. Sous le tee-shirt, les pointes de ses seins tremblaient à chaque balancement de ses pas. Elle avait toujours refusé de porter un soutif. À quoi bon ? prétendait-elle. Ça tenait tout seul. Elle avait machinalement frotté son visage. Ses joues, elle le sentait bien, étaient plus rouges que d'ordinaire. Le chemin de terre, rehaussé en son milieu d'une bande herbeuse, l'avait menée au sommet d'une butte. Là, à l'écart de tout, un cabanon et un type qui attendait. Appuyé à la barrière, étrangement immobile dans la nonchalance du crépuscule, ses yeux nageaient loin de lui. Pensées au bout du monde, comme hissées sur le pont d'un navire. Ainsi perdue dans le paysage, la présence de cet homme semblait presque inutile, tout du moins elle échappait au temps. Une sensation qu'elle-même connaissait bien, un goût prononcé pour la rêverie et la contemplation, une disposition à être constamment *dans la lune*, comme sa mère le lui reprochait. Mais lui, était-il donc toujours ainsi, à regarder

intensément l'horizon, semblable à un oiseau de haut vol ?

C'était sans le savoir, sans le vouloir, telle une intempérie, qu'elle avait surgi. Elle était apparue comme dans les films, de l'atmosphère, de l'espace, nimbée d'une lumière rouge. Il avait alors tourné la tête. Alors, justement. Dans un battement imperceptible des paupières, ses yeux étonnés l'avaient parcourue de la tête aux pieds. Déchirante épreuve pour elle que celle de ce regard. Un regard infini, indéfini où se reflétait une part de sa vérité. Il s'était attardé sur ses cheveux très courts, à la garçonne, avec un côté petite tonduée comme dans *Hiroshima, mon amour*. Il contemplait ses seins menus, ses longues jambes, sa silhouette androgyne dont elle tirait, malgré tout, quelque fierté. Les cloches du soir sonnaient à une lointaine église. Personne dans les parages. Elle aurait pu prendre peur. Mais il n'y avait nulle menace dans son mutisme. Qui était-il ? Elle avait du mal, comme on le pense bien, à contenir la chute libre des questions jaillies de son zoo intime. Un ancien taulard ou un déserteur ? Un sage ou un fou ? Un artiste ou tout bonnement un mec du voyage ? À présent, il la dévisageait, sans être blessant mais avec insistance. La prenait-il pour une cueilleuse de plantes ? Pour une maraudeuse ? Allait-il s'imaginer qu'elle avait les flics sur le dos, qu'elle était de ces fugitives recherchées jusqu'au long des rivières et des talus ? Allait-il craindre quelque cinglée cachant, dans son sac à dos, un couteau de boucher ? *Que ne pensait-on pas ?* Dans le visage griffé

par une barbe de trois jours, elle ne voyait que ses yeux qui l'examinaient attentivement sans rien exprimer qui fût définissable, comme s'il avait l'immensité du temps à vivre. Dans la douceur du soleil las, une vague chaude l'avait tout entière émue. Musique, maestro. Elle l'aimerait s'il penchait son visage sur le sien, qu'elle s'était surprise à penser. C'est pourtant avec une expression grave et tendue qu'elle avait demandé s'il pouvait l'emmener à l'aéroport. Elle l'en priait : c'était extrêmement urgent. Une question de vie ou de mort. Ou presque...

Sans un mot et comme en se secouant, il avait désigné une vieille Simca Chambord rouge et blanc. Avec un naturel confondant, il l'invitait de la main à le suivre. Il n'y avait pas une minute à perdre et il avait démarré en écrasant l'accélérateur. La voiture avait bondi, merveille mécanique, véritable château volant qui fort opportunément tenait encore la route. Elle s'était entendue lui dire stupidement que cette bagnole était royale. Sur l'étroite départementale, côte à côte à présent, ils roulaient à tombeau ouvert vers l'aéroport. Elle l'avait regardé à la dérobée. Les anges gardiens n'étaient donc pas tous en voie de disparition. Elle l'imaginait décrochant une guitare et chantant avec les doigts *je suis de la mauvaise herbe, braves gens, braves gens*. Si les hommes étaient faits pour vivre en bande comme les moutons, lui vivait seul et c'était pas demain qu'il suivrait leur droit chemin. Pas de doute, elle se faisait son cinéma. Sans bien savoir pourquoi, elle aurait juré qu'ils étaient du même bord et, comme à un pote en

rupture de ban, elle aurait voulu lui parler de la Corse des solitudes. Des nuées pures qui l’y attendaient. Des plis et des replis indéchiffrables de la montagne. De la haute note jaune des genêts qui, en cette saison, ensoleillait le maquis. Elle aurait voulu lui parler d’un de ces promontoires esseulés où l’on ne rencontrait que de rares voyageurs et d’où l’on contemplait la vallée sans crainte d’être interrompu. Un de ces promontoires, semblable à un œil vertigineusement ouvert sur la mer, sur des mondes à n’en plus finir.

Étrangement, tout son être se détendait. Lumière chahutée, la Chambord aurait pu rouler plus loin, la Chambord aurait pu rouler sans fin. Elle oubliait les remous inquiets de ces dernières heures, les jours incertains qui étaient les siens. Elle se sentait capturée du dedans, happée par la rumeur chaude de son sang. Le fantasma en ses syllabes les plus simples s’acharnait secrètement à palpiter. Comme ivre, elle imaginait qu’ils étaient étendus tous deux, mêlés et humides, dans la quiétude de la nuit. Un virage soudain, pris à folle allure, l’avait jetée contre son épaule, contre la tiédeur de son cou. Machinalement, elle s’était cramponnée à lui, pour vite s’excuser. Une nouvelle fois, l’élan qui osait et dans la seconde même qui se pulvérisait. Le ventre vide, elle déraillait. Combien de passantes avait-il aimées pendant quelques instants secrets ? Combien de femmes avait-il abordées, prises ou manquées ? Une pesante fatigue l’envahissait, une fatigue récurrente, sœur de la dépense éperdue qu’elle déployait pour que

rien ne transparaisse d'une souffrance, d'une arythmie qui la disloquait. Quelle pauvre fille elle faisait.

Pour tout dire, ça n'était pas uniquement par goût de la liberté et d'un gai savoir qu'elle se jetait sur les chemins. À l'approche d'un véhicule, dans la répétition désinvolte d'un geste de la main, elle bravait le sort. Elle tentait confusément de se rassurer et, sans en avoir l'air, de vérifier qu'elle n'était pas aussi moche que ça. Eh oui, au poker de l'amour, au poker de la vie, toutes les autres femmes étaient plus séduisantes qu'elle. *Toutes*. Un non-dit lancinant. Faut bien dire qu'elle avait hérité d'une gueule bancale. Sa drôle de dentition gâchait tout. Palais étroit, incisives de lapin, le reste planté n'importe comment. C'était un cas. Ses parents n'avaient pas remédié à cette bizarrerie pour la simple raison qu'aller chez un orthodontiste était une idée d'un autre monde. En matière de dentisterie, seul le mot râtelier figurait dans leur vocabulaire. Mais des dents de travers et des boutons qui revenaient sur la gueule, avouez que ce n'était pas la joie. Comme si cela ne suffisait pas, elle avait quelque chose d'ingrat dans le profil que l'ovale et le front haut du visage – sa face d'œuf comme elle disait – accentuaient sans pitié. Bon d'accord, elle avait une sacrée paire de mirettes, une taille de guêpe, une cuisse de nymphe et un pied léger mais « ça n'était pas ça » et la tâche lui était devenue rude que de se bien porter. Que de se fréquenter. C'est en classe de philo, en lisant *Les Mots* paru cette année-là qu'elle avait découvert, ça tombait bien, un Sartre parlant de l'en-soi irréversible de la laideur et

des « fulgurantes décharges de la honte ». Une laideur dont il avait pris conscience, comme par hasard, par les femmes. S'il n'était pas gâté par la nature avec un œil qui battait la campagne, avec cet œil en plus, comme il ironisait, il avait du bagout et surtout du génie, lui, pour n'en faire qu'à sa tête et mater le désespoir. Pas elle, la pas grand-chose. Dès qu'il parlait, Jean-Paul, sûr que sa laideur de crapaud, comme il disait, disparaissait et qu'il avait le beau rôle. Mais, merde, la dictature de la beauté était tout sauf de la futilité, tout sauf une quelconquerie et pas de dérobage possible à cette loterie-là. Malgré tous les raisonnements du monde, qui ne s'attachait aux beaux visages même s'ils recouvraient une sale marchandise ?

Sur la route, le trafic s'intensifiait. Ils approchaient de l'aéroport. À un carrefour, un feu rouge avait obligé la Chambord à freiner brutalement. Alors, alors justement, elle s'était entendue dire de manière péremptoire : « On n'y arrivera jamais. » Il avait éclaté de rire. Sans retenue. L'espace incertain d'un instant, il avait posé sa main sur la sienne. Il était totalement tendre. L'essentiel n'était pas perdu. La voiture n'avait pas pénétré dans le parking de l'aérogare mais s'était glissée plein gaz devant la porte des départs, face au soleil couchant. Elle avait regardé l'horloge. Il lui restait à peine un quart d'heure pour prendre son billet et monter à bord. Elle avait alors résisté à la moiteur du rêve, à la tentation poignante de l'embrasser, lui, son semblable. *Ô toi que j'eusse aimé, ô toi qui le savais.* Comme s'il devinait son trouble, il avait prétexté avec courtoisie : « Pensez à

voire avion ! » Elle avait vite refermé la portière sur la voix au fruité simple et profond en bredouillant merci, merci. Rien n'était arrivé. *Ce qui était arrivé, c'était ce qui s'était passé.* Elle avait eu le temps encore, dans une fraction de seconde, d'apercevoir son sourire adolescent et généreux. Un léger coup de klaxon, l'extrême d'un regard, un baiser de la main et sans plus tarder, avec une suprême élégance, il s'était mis hors champ. C'était loin d'elle qu'il allait attendre que le ciel s'étoile calmement.